

LE JOUR, 1946
10 JUILLET 1946

PROBLEMES DU CHOMAGE

Le chômage donne des inquiétudes depuis quelque temps. On a vu les chefs spirituels s'émouvoir au sujet du temporel et demander légitimement pour les désœuvrés « notre pain quotidien ». Car il faut nous aider nous-mêmes pour que le ciel nous aide.

Nous avons cependant à cet égard passé sans trop de difficultés les dix ou douze mois qui viennent de s'écouler. La marche du bâtiment a facilité les choses et dans ce domaine, l'effort continue. Quand le bâtiment va, tout va.

Tant que l'Etat et que les particuliers mettront des bras en mouvement, tant qu'il y aura en abondance des entreprises de travaux publics et des chantiers, les corporations du travail manuel se tireront d'affaire. C'est aujourd'hui le cas. De notoriété publique, la main-d'œuvre reste rare et chère.

Ce qui est plus dur à débrouiller, c'est la situation des « ouvriers de l'esprit » comme dit Anatole France ; non pas seulement des intellectuels en chômage, mais de ceux-là, plus humbles dont le métier est seulement de faire des écritures, de la correspondance ou des comptes. Cette catégorie de braves gens est tributaire avant tout de la marche du commerce. Et quand le commerce va au ralenti, s'employer devient difficile. Plus d'un patron atteint dans son chiffre d'affaires est obligé de s'alléger pour ne pas périr.

Or, le commerce nourrit au Liban une bonne partie de la population. Si figurer que chez nous le temps du commerce est passé serait une erreur très grave. Les Libanais, si ce ne sont pas les lois qui les étouffent, trouveront toujours le moyen d'acheter pour revendre. Ils sauront se mouvoir entre des éléments moins mobiles, moins exercés qu'eux.

Mais encore faut-il que les lois du commerce extérieur qui les régissent deviennent plus souples, moins inhumaines.

Dans le Moyen-Orient, le cas des Libanais est exceptionnel. Partout ailleurs des besoins très réduits s'accordent avec une vie agricole ou pastorale souvent primitive. Ici, c'est autre chose. Les besoins sont grands et le niveau de la vie se rapproche dans la plupart des cas de celui de l'Occident. Ici, le paysan lui-même est d'une autre qualité, il a d'autres exigences ; et cela n'est pas nouveau. Il en est ainsi, pour des raisons sociales et morales, depuis toujours.

Nous n'aurons des chances de résoudre le problème au Liban qu'en nous souvenant de l'immense variété de petits efforts et de petites choses qui représentent individuellement et collectivement notre lutte pour la vie. Ici on passe plus facilement que partout ailleurs d'un métier à l'autre et très souvent on ne se contente pas d'un seul métier. A force d'ingéniosité et de mobilité, c'est l'éclectisme qui nous sauve. S'il ne fallait faire état que des enseignements de l'école et des préceptes des théoriciens, il y a beau temps que les Libanais seraient perdus.

Mais grâce au ciel, il n'en est rien. Pourvu qu'à ce peuple si doué **on n'interdise pas le mouvement**, pourvu que sous couleur de diriger son économie on ne le condamne pas à la paralysie.

S'il y a un lieu du monde où la formule des physiocrates s'impose encore dans une certaine mesure c'est bien ici : « laisser faire, laisser passer ».

Sans quelque fantaisie et sans quelque tolérance au milieu des contraintes draconiennes du siècle, que serions-nous et où irions-nous ?